

141, BOULEVARD MORTIER,
PARIS 20^E

Le quartier de la porte des Lilas, dans le 20^e arrondissement de Paris, ne figure pas dans les guides touristiques. Son unique curiosité est cependant d'être le point le plus élevé de la capitale, cent vingt-huit mètres et demi au-dessus du niveau de la mer. Une plaque gravée sur un mur de la rue du Télégraphe rappelle cette particularité en indiquant que c'est approximativement à cet emplacement, dans la propriété du député de la Convention, Le Peletier de Saint-Fargeau, que le physicien Claude Chappe érigea en mars 1792 l'appareil de son invention. Cent soixante-cinq ans plus tard, la porte des Lilas sera immortalisée par le film éponyme de René Clair, avec, pour vedette, Georges Brassens, dont ce fut l'unique apparition à l'écran. Tourné entièrement en décors de studio dans la grande tradition d'un réalisme suranné, le film tente de recréer un pittoresque complètement étranger au lieu, banal carrefour urbain avec sa station de métro – la plus profonde de Paris – sa gare d'autobus, ses terrasses de cafés à l'angle de la rue de Belleville et de l'avenue Gambetta, celle-ci plongeant au cœur du 20^e, vers

ce Ménilmontant populaire, gouailleur et poétique chanté par Aristide Bruant, Maurice Chevalier et Charles Trenet. Autour d'un banal petit square, on trouve un cinéma de quartier pour familles du samedi soir, des blocs en briques rouges d'habitations à bon marché – les HBM – construites dans les années 1930, et puis haute et massive comme une forteresse, l'imposante façade de style Art déco de la piscine des Tourelles inaugurée pour les Jeux olympiques de 1924.

En 1947, il existe encore, toute proche, une frange de l'ancienne zone militaire, la « zone », ou les « fortifs » en langage populaire, sorte de *no man's land* entre la capitale et ses faubourgs, ex-royaume des chiffonniers et des marlous de barrière où certains soirs de brouillard traîne encore l'ombre de la belle Mélie, Casque d'Or, pour les beaux chasses de laquelle Manda « arrangea » Leca d'un coup de surin, un soir de décembre 1902. L'urbanisme de l'entre-deux-guerres a chassé les apaches et leurs gisquettes. La large bande pelée et bossuée qui subsiste encore disparaîtra vingt ans plus tard pour laisser la place aux premiers tronçons du boulevard périphérique. Pour l'heure, elle sert, certains dimanches, de piste aux compétitions de moto-cross. Tout le reste du temps, elle est le terrain de jeux favori des gamins du quartier et, au crépuscule, le refuge des couples d'amoureux en mal de solitude.

En cet immédiat après-guerre, l'automobile n'a pas encore submergé la ville, d'autant que l'essence est contingentée et parcimonieusement distribuée. C'est donc surtout à bicyclette ou par l'autobus PC

(Petite Ceinture) qu'on peut faire le tour de Paris parce que, précisément, on appelle alors les « boulevards de ceinture », ou encore les « boulevards extérieurs », tous dédiés aux maréchaux de Napoléon. C'est à la porte des Lilas que se rejoignent le boulevard Sérurier et le boulevard Mortier. Le premier, venant du nord depuis la porte de Pantin, escalade en serpentant la côte de Belleville. Le second, qui lui fait suite, descend droit au sud jusqu'à la porte de Bagnolet.

Perpendiculaire au boulevard Mortier, l'étroite rue des Tourelles tire son nom des tourelles à pans coupés qui flanquaient un pavillon situé à cet endroit dans le vaste parc du château de Ménilmontant, parc et château qui ont disparu au début du XIX^e siècle. La rue des Tourelles sépare les hauts murs de la piscine de ceux d'une caserne dont le large portail, entouré de ses deux pavillons de corps de garde, s'ouvre au numéro 141 du boulevard Mortier. Construite en 1880, la caserne des Tourelles était destinée à remplacer les deux vieilles casernes des Courtilles et de Popincourt tombées en vétusté. Elle a été occupée dès l'année suivante par le 104^e régiment d'infanterie, jusqu'alors en garnison au Mans. Elle comprend trois grands corps de bâtiments principaux disposés en fer à cheval formant le fond et deux des côtés d'une cour spacieuse, ainsi que toute une série de bâtiments annexes adossés aux murs d'enceinte.

Pendant l'Occupation, les Allemands ont – naturellement – réquisitionné la caserne qu'ils ont – naturellement – transformée en centre de détention. Après la Libération, l'autorité militaire a récupéré les lieux et les a affectés, depuis le début de 1946, à

une unité de l'armée de l'air, le CRAP 204, à l'exception d'un des corps de bâtiment qu'elle a dû céder à l'administration pénitentiaire. Car, au sortir de cinq ans d'humiliation et de misère, les Français règlent leurs comptes. L'épuration fait rage, les prisons regorgent. Fin 1946, il y avait en France soixante-sept mille deux cents prisonniers sous les verrous contre dix-huit mille cinq cents en 1939. En juillet 1947, le nombre de femmes détenues dans les établissements parisiens s'élève à neuf cent quatre-vingt-seize pour seulement sept cent cinquante places prévues. Dénommé « prison auxiliaire », l'établissement des Tourelles fait donc office d'annexe à la prison de la Petite-Roquette, spécialement réservée aux femmes. C'est là, dans l'un des dortoirs où sont incarcérées vingt-deux prisonnières, que, dans la nuit du 30 au 31 juillet 1947, va se dérouler une abominable tragédie.



Entrée de la caserne des Tourelles, au début du xx^e siècle
(carte postale F.F. Paris, n°442).